

Jean Dutourd
De la France
considérée comme
une maladie

Flammarion

DE LA FRANCE
CONSIDÉRÉE
COMME UNE
MALADIE

Jean DUTOURD
de l'Académie française

DE LA FRANCE
CONSIDÉRÉE
COMME UNE
MALADIE

FLAMMARION

Il a été tiré de cet ouvrage :

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT
RÉSERVÉS À L'AUTEUR

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Flammarion, 1982.
Printed in France
ISBN 9782081310971

*À la mémoire de Paul Belmondo, grand
artiste, âme de lumière, je dédie ces petits
textes qu'il inspira quelquefois.*

CRÉ NOM, QU'ELLE EST AGAÇANTE!

Qui était Cheysson, qui était Fabius, qui était Mauroy, qui étaient vingt, trente, cinquante personnages dont je parle dans ce livre? Le saura-t-on en 2024? Je crains que non. Le saura-t-on seulement dans cinq ans? Gide a dit une chose cruellement juste : « J'appelle journalisme ce qui sera moins intéressant demain qu'aujourd'hui. » Il faudrait vivre à une époque de géants. Or, ceux-ci ne prospèrent que dans les lieux tout petits, et je n'en vois plus. Rien que d'énormes blocs. Bientôt un seul État planétaire peuplé de fourmis. Que n'y avait-il des journalistes dans les républiques italiennes de la Renaissance, à la cour de Jules II, chez le pape Borgia! Il y en avait, à coup sûr, mais pas de journaux, et les journalistes étaient forcés d'être historiens.

Ce volume est la réunion des articles que j'ai écrits dans *France-Soir*, *France-Soir Magazine* et *L'Est républicain* durant l'année 1981 qui vit la chute de M. Giscard d'Estaing et l'élévation de M. Mitterrand. J'ai tardé à le publier, car le ton du livre n'est pas le même que celui de la gazette, et il faut faire passer les articles d'un ton dans l'autre, comme on transpose un morceau de violon pour le piano. Cela prend du temps, et c'est moins amusant que d'inventer.

Il aurait été certainement utile, chaque fois qu'apparaît un nom propre, de renvoyer à une note en bas de page, qui eût indiqué la date de naissance du personnage et donné un résumé de sa carrière en quelques mots, mais l'énormité de ce travail m'a rebuté. Tant pis si le lecteur, dans cinq ans, ne sait plus de qui il s'agit. Espérons que l'originalité des idées (ou, au contraire, leur banalité) suffira à l'intéresser. Balzac disait de Sainte-Beuve qu'il écrivait des biographies d'inconnus. Cela n'empêche pas qu'on le lise encore, pour l'ingéniosité de ses aperçus ou le charme de son bavardage érudit. Lui aussi était journaliste : en empilant les uns sur les autres des centaines de rez-de-chaussée, il s'est offert une assez jolie maison de rapport dont, un siècle après sa mort, il continue à toucher les loyers.

J'ai longtemps cherché comment appeler ce recueil. Autant, pour chaque article, je trouvais aisément un titre, autant, pour leur totalité, cela me fut difficile. Celui que j'ai choisi, en somme, résume assez bien ce que je sens. Existe-t-il un autre pays que la France, en Europe ou ailleurs, qui donne autant qu'elle le sentiment d'être un rhumatisme, une bronchite, un phlegmon, un ulcère ? Quand on est français, il ne se passe pas de jour qu'on n'éprouve une douleur quelque part. D'où l'expression naïve et ridicule : « J'ai mal à la France. » Je n'imagine pas un Chinois disant qu'il a mal à la Chine, ni un Zurichois ayant mal à la Suisse.

Je suppose que cela est dû à l'ancienneté de la France en tant que nation. Nous avons fini par la considérer comme notre chef-d'œuvre : nous souffrons à la moindre craquelure. Il y a vingt Chines, vingt Italies, trois cents et quelques Allemagnes, etc., mais une seule France depuis Clovis. Elle est unique comme une mère, et nous lui portons des sentiments filiaux. Avec elle, nous sommes Œdipe et

son complexe. Nous sommes Oreste qui plante son couteau dans le ventre de Clytemnestre en la traitant de putain et de chienne. A moins que nous ne brandissions notre javelot en criant : « Si on touche à maman, gare ! » La plupart du temps, je crains que nous ne soyons Godefroy, le héros de Courteline, qui soupire : « J'aime bien maman, mais cré nom qu'elle est agaçante ! » Tout cela est épuisant, comme le note si pertinemment M. Jean-Louis Curtis.

Et fort inutile aussi. « La France nous enterrera tous », avait coutume de dire le général de Gaulle. Il l'a dit au président Pompidou, qui le rapporte dans ses *Mémoires*, il me l'a dit à moi, en 1956, époque où je tremblais à chaque instant que la chère vieille ne se cassât le col du fémur. Il avait raison, bien sûr. Certains vieillards sont increvables.

Jean DUTOURD

15 juin 1982

AVANT LE 10 MAI

JANVIER

LES CRITIQUES LITTÉRAIRES

Depuis vingt-deux ans, la gauche se trouve dans la situation exquise d'un critique littéraire. Le roman que la droite écrit n'est jamais à son goût : tantôt trop long, tantôt trop court, incohérent, absurde, révoltant d'immoralité, et surtout composé au mépris de toutes les règles.

Les romanciers, lisant sur leurs ouvrages des feuilletons impitoyables, se disent : « Ah ! coquin ! je voudrais bien t'y voir ! Si tu écrivais un roman, toi le donneur de leçons, ce serait du propre ! » Effectivement, lorsqu'un critique se risque à ce travail, le résultat n'est guère fameux : cela donne une plaquette d'une centaine de pages, laborieuse, précieuse, poussive, illisible. Le romancier a le crève-cœur supplémentaire de voir cette bluette portée aux nues par les confrères du critique, émerveillés que l'un d'entre eux ait eu la force de pondre cent pages d'affilée.

La droite, au pouvoir depuis vingt-deux ans, est empêtrée dans la réalité et s'en tire comme elle peut. Elle a eu le plaisir la semaine dernière de constater que la gauche, quand par hasard elle a affaire à la réalité à son tour, s'y prend encore plus mal qu'elle. C'est de l'incident de Vitry que je parle. La municipalité communiste de cette localité,

devant l'afflux inopiné de trois cents travailleurs africains, a été mise en face de l'affreux problème de la main-d'œuvre étrangère et de la nécessité de le résoudre immédiatement, c'est-à-dire de le supprimer. Les ouvriers noirs venaient de Saint-Maur. Peut-être mettaient-ils en péril « l'équilibre biologique » de Vitry. Le maire de Vitry a réagi comme les autorités thaïlandaises devant les réfugiés cambodgiens. Il a envoyé un commando et des bulldozers pour chasser les intrus, en déclarant, ainsi qu'il sied, qu'il ne s'agissait pas de racisme, mais de salut public.

De là grand scandale, sur lequel le reste de la gauche n'a pas pu fermer les yeux, et qu'elle a bien été obligée de condamner au nom de la morale et des principes. Il est dur, après vingt-deux ans de pureté immaculée, de s'apercevoir que, dès qu'on veut agir sur le monde ou lui résister, on a aussitôt les mains sales.

INCONVÉNIENTS DU COMMERCE

La France a vendu tant et plus des avions, des chars et diverses autres babioles au colonel Kadhafi, président de la Libye. Que pensait-elle en concluant ces excellents marchés ? Sans doute que le colonel était comme tout le monde aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il voulait des joujoux pour ne pas s'en servir, pour avoir l'air terrible, pour faire d'inoffensifs défilés militaires dans les rues de Tripoli. Les chefs d'État de la seconde moitié du xx^e siècle sont comme les femmes élégantes qui ne supportent pas de se montrer dans une robe de l'année précédente. Il leur faut la dernière mode, le dernier cri en matière de missiles et de mitraillettes, sans quoi ils se sentent ridicules.

Autre considération : le colonel Kadhafi regorge de pétrole. Je suppose que le gouvernement français raisonnait plus ou moins comme ceci : « Vendre à la Libye des avions dont elle ne se servira pas et lui acheter en échange du pétrole qui nous servira beaucoup est une très bonne transaction. »

Bref, il est assez cocasse (philosophiquement s'entend, car autrement c'est plutôt triste) que le colonel Kadhafi ait conquis le Tchad qui est si proche de nous, si mêlé à notre histoire, avec des armes que nous lui avons fournies nous-mêmes.

Les seuls pays libres de leurs mouvements, qui peuvent faire les quatre cents coups en toute impunité, déclarer des guerres, les gagner, annexer des provinces comme autrefois, sont les petits peuples. Les grands et supergrands sont paralysés par leur puissance. Ils ne peuvent pas lever le petit doigt sans craindre de mettre le feu à toute la planète. Il s'ensuit que c'est aux grands qu'on pourrait vendre des armes en toute sécurité. Hélas ! Ils les fabriquent eux-mêmes, ce qui les ruine. Ils seraient encore plus ruinés si les petits n'achetaient pas leurs surplus.

LE CONTE DE FÉES DES MOUTONS

— Je vais te tuer, sale rat !

— Pourquoi veux-tu me tuer, fiston ? Qu'est-ce que je t'ai donc fait ?

— A moi, rien. Mais où étais-tu le 8 mars 1876 à quatre heures de l'après-midi ?

— Ma foi, je ne m'en souviens pas.

— Je vais te rafraîchir la mémoire, Johnny Flatfoot. Tu

étais à douze miles au sud de Crétin City, dans une ferme avec tes copains Shortnose et Clapwell. Là, tu as froidement abattu le vieux Crampton et sa femme, puis tu as violé leur fille Abigaïl, âgée de cinq ans et demi. Tu as emporté les sept dollars qui étaient toute la fortune de ces pauvres gens, et tu as mis le feu à la ferme.

— Qui es-tu donc pour savoir tout cela ?

— Je suis Samuel Crampton. J'ai déjà envoyé dans l'autre monde le sinistre Shortnose et l'infâme Clapwell. C'est ton tour. Dégaine !

Pan ! Pan !

Flatfoot s'écroule. Dans le saloon, les cow-boys saisis de respect s'écrient :

— C'est Sam Crampton, le meilleur tireur de l'Ouest !

Les westerns sont délicieux parce qu'ils nous décrivent un monde où les honnêtes gens sont aussi armés que les canailles et se promènent avec des colts dont ils se servent pour faire eux-mêmes justice. Dans les westerns, contrairement à ce qui se passe en France depuis quelques années, le bien est à égalité avec le mal. Le western, c'est l'apologie et le triomphe de la légitime défense. De là sa vogue qui, si j'en juge par l'état des mœurs, n'est pas près de cesser.

Le pauvre type de maintenant et d'ici, rançonné, attaqué dans la rue, cambriolé chez lui, pris en otage, et qui gémit dans l'impuissance et la frousse, contemple avec ravissement une société où son semblable avait le droit de se défendre et, mieux encore, les moyens d'être courageux. Le western, c'est le conte de fées des moutons.

On me dit quelquefois (pour m'embêter, naturellement) que je suis « le porte-parole de la majorité silencieuse ». Erreur. Ce n'est pas moi. C'est John Wayne.

MOTS HISTORIQUES

Certains mots historiques surprennent par leur bêtise. Le camarade Staline aurait mieux fait de se taire plutôt que de déclarer avec son bon sourire d'ogre : « Combien le pape a-t-il de divisions ? » Cela signifiait : « Le pape peut bien raconter tout ce qui lui plaira, cela ne risque pas d'avoir le moindre effet. Le puissant de ce monde n'est pas ce vieillard hoquetant au fond de son vieux palais romain, gardé par deux douzaines de hallebardiers habillés en carnaval, mais moi, Joseph le Géorgien, grand tsar de toutes les Russies, parce que je règne despotiquement sur deux cents millions d'hommes, que j'ai trois millions de soldats, des milliers de chars et d'avions et que j'ai gagné la guerre la plus meurtrière de tous les temps. »

Cela voulait dire encore : « Nous vivons dans un monde où la pensée n'existe pas devant la force, où l'esprit n'est rien et la matière tout. »

Le plus étonnant est que ce soit Staline qui ait prononcé une pareille bourde. Lui, le fils de la Révolution, il connaissait mieux que personne le pouvoir des idées sur les hommes. Combien de divisions avait Lénine en 1914 ? Et Robespierre en 1788 ? C'est la parole qui a métamorphosé la Sainte Russie en Union des Républiques socialistes soviétiques. L'idéologie est l'épée des temps actuels. Et celui qui s'est servi de l'idéologie périra peut-être par l'idéologie.

Le pape de maintenant n'a pas plus de divisions que Pie XII. Possède-t-il encore seulement ses zouaves pontificaux ? La Pologne n'a que des ouvriers aux mains

nues. L'Afghanistan ne compte que quelques bandes de maquisards contre la formidable Armée rouge. Mais les Polonais croient en Jésus et les Afghans en Mahomet. Le communisme s'est attaqué au catholicisme et à l'islam, c'est-à-dire à deux idées bien plus anciennes que lui, bien plus enracinées dans le cœur des hommes, et qui s'identifient en ce moment à une troisième idée, non moins vieille, non moins dangereuse : la liberté.

Dans les entretiens du pape et de Lech Walesa, le seul secret qui sera échangé est un secret qu'aucun micro ou aucun espion ne pourra capter. C'est le secret de la foi, qui déplace les montagnes. L'Oural et le Caucase sont des montagnes.

LA JAQUETTE DU PRÉSIDENT

Personne n'a fait remarquer que M. Giscard d'Estaing s'est mis en jaquette noire, le 1^{er} janvier dernier, pour recevoir à l'Élysée les vœux des ministres et des grands corps de l'État. C'était là pourtant un événement capital. Si j'avais été le porte-parole de la Présidence, j'en aurais fait tout un plat. Mais les choses vraiment importantes échappent toujours à ceux qu'elles devraient inspirer.

Que signifie cette jaquette ? Je dirai qu'elle est à la fois une philosophie, un programme et un manifeste. En 1974, lorsque M. Giscard d'Estaing fut élu président, il avait une philosophie tout autre, qui s'exprimait par le complet-veston et le refus de se passer le collier de la Légion d'honneur autour du cou. Lui-même ne se faisait pas prier pour l'expliquer. Il voulait débarrasser sa haute fonction, disait-il, de ses ornements et de ses pompes superflus. Il

créait un style nouveau, fait de simplicité et même de quelque laisser-aller distingué, approprié à notre époque sans façon.

Ces innovations me causèrent la plus mauvaise impression. Je vis là une méconnaissance complète de la psychologie populaire. Le peuple ne veut pas que son président ou son roi lui ressemble dans sa mise. Il veut des plumes, des dorures, du décorum. Le peuple ne délègue pas seulement sa souveraineté à son représentant suprême, il lui délègue aussi ses rêves. Il désire que celui qu'il a choisi lui fasse honneur par son appareil. Le Président est le fils de la France, un fils brillant, qui a réussi le concours le plus difficile et qui a conquis une situation fabuleuse. Plus les parents sont modestes, plus ils se réjouissent de contempler la gloire de leur enfant. Voilà ce qu'à mon sens M. Giscard d'Estaing n'avait pas compris, avec ses complets-veston.

Visiblement, il l'a compris à présent. Le véritable esprit démocratique est plus subtil qu'on ne croit. Les rois héréditaires en ont le secret quasiment dès leur naissance. Les bourgeois et les prolétaires mettent des années avant de soupçonner seulement qu'il existe.

S.O.S. FEMMES SEULES

On publie bien des choses aujourd'hui sur la solitude des femmes, mais rien de sérieux, naturellement. En particulier, personne n'explique aux femmes qui ne sont pas encore abandonnées comment faire pour conserver leur mari (ou leur amant).

Je vois deux façons. La première est de renoncer au préjugé du mariage d'amour. Pourquoi vouloir épouser la

personne que l'on aime ? Cela ne tient pas debout. On aime aujourd'hui ; aimera-t-on encore dans six mois ? Comme il est dit dans *Carmen* : « L'amour est enfant de Bohême et n'a jamais connu de loi. » Les mariages de convenance, les mariages d'argent sont plus heureux et plus durables que les mariages d'amour.

Il faudrait apprendre aux gens que le mariage est une chose, que l'amour en est une autre, et qu'il est généralement dangereux de les mêler. Le mariage exige de la tolérance, de l'indulgence, bref de l'amitié. L'amour est jaloux, possessif, adorant ou haineux, totalement antinomique de l'amitié, sentiment agréable et raisonnable. Il est bien plus facile de rendre heureux un mari qu'on n'aime pas en ayant un amant qu'on aime, qu'en restant fidèle à un homme qu'on a cessé d'aimer depuis dix ans.

Dame, il faut être discret. Et c'est ce qu'on ne sait plus faire. Je crains que les femmes ne soient devenues très bêtes. Autrefois elles faisaient les quatre cents coups sans rien dire à personne. Aujourd'hui, quand elles trompent leur mari, c'est toute une affaire. Sous prétexte d'honnêteté, de propreté, de franchise, elles racontent tout au cocu qui s'en serait bien passé, brisent les ménages, accumulent les drames et finissent par se retrouver toutes seules.

Seconde chose essentielle à enseigner aux femmes, car elles l'ont apparemment oubliée : pour garder un homme, pour l'enchaîner, pour s'assurer éternellement de lui, il n'y a pas deux moyens : il faut l'emmerder. Le mot est un peu vif, mais je n'en vois pas d'autre pour exprimer cela.

Emmerder, cela veut dire exiger mille services, poser inlassablement des questions, faire des scènes, réduire le bonhomme en esclavage, le pénétrer de crainte et de mauvaise conscience. Les unions heureuses sont à ce prix. Les bonnes filles qui croient qu'on retient un homme en

étant gentille, en fermant les yeux sur ses frasques, en ayant toujours le sourire, sont plaquées au bout de six mois.

Je ne sais quels conseils donneront, dans les mairies, les préposés à « S.O.S. Femmes seules », mais je serais bien étonné si c'était ce que je viens d'exposer. J'ai remarqué que, quand l'administration se met en tête de venir en aide aux gens, elle tombe volontiers à côté.

LA MORT EN DEUX TEMPS

Je trouve tout à fait remarquable le système chinois, qui consiste à condamner les gens à mort en leur disant : « Si dans deux ans vous êtes toujours aussi méchant, nous vous exécuterons. En revanche, si vous êtes devenu gentil, si vous répondez aimablement aux interrogatoires, si vous répétez docilement ce que nous voulons entendre, non seulement nous ne vous fusillerons pas, mais encore nous vous accueillerons à bras ouverts dans la communauté nationale. Nous vous considérerons comme une sorte d'enfant prodigue. Et, si nous ne sacrifions pas le veau gras en votre honneur, ce n'est certes pas parce que l'envie nous en manquera, mais parce que nous n'avons pas de veau ! »

Je trouve ce système remarquable, dis-je. Et il l'est, ma foi, à tous points de vue. D'abord il résout l'épineuse question de la peine de mort. Ce n'est plus le souverain qui accorde, selon son bon plaisir, la grâce au condamné. C'est le condamné lui-même qui la mérite par son zèle, qui montre par sa bonne conduite qu'il est digne de vivre et de réintégrer la société.

En matière politique, les avantages du système chinois de

la mort en deux temps devraient sauter aux yeux des régimes répressifs qui pensent avec juste raison que la seule manière de se débarrasser définitivement d'un ennemi est de le tuer. L'inconvénient, quand on tue des gens à cause de leurs idées, est qu'on en fait des martyrs, de sorte qu'ils sont presque aussi gênants après leur mort qu'avant.

Offrir deux ans à un prisonnier politique pour retourner sa veste, c'est-à-dire pour se déshonorer, pour passer de l'état de martyr à l'état de traître ou de poltron, est tout simplement génial. Quand les tribunaux politiques condamnent quelqu'un à mort, l'exécution suit aussitôt la sentence. Le condamné n'a pas le temps de perdre son enthousiasme. Il meurt en prononçant une phrase historique plus ou moins déplorable, qu'un badaud est toujours là pour recueillir.

En deux ans, on a bien des nuits, bien des heures pour réfléchir, pour avoir peur, pour rentrer dans les chères petites habitudes du corps, pour perdre son âme. Et feindrait-on même d'être maté, aurait-on conservé un esprit indomptable dissimulé sous de fausses soumissions, on n'en est pas moins coulé aux yeux de l'opinion, anéanti, irrécupérable. Un héros ne doit jamais s'abaisser à mentir. Il ne doit jamais tricher avec la mort.

Transformer des héros en lâches est le summum de l'habileté politique. Il n'est pas étonnant que cette admirable leçon, comme tant d'autres, nous vienne du pays le plus sage et le plus vieux du monde.

FÉVRIER

CE QUI EST PLUS PRÉCIEUX QUE LA VIE

M. Marchais prononce quelques paroles désagréables ou menaçantes à propos d'un certain emprunt français à 7 % de 1973, qui est une valeur archisûre, étant indexé sur le lingot : aussitôt le voilà qui baisse. M. Reagan est élu président des États-Unis et le dollar, qui se traînait languissamment, remonte de 20 % : aussitôt l'or baisse de 25 %.

Ce genre de va-et-vient m'a toujours intrigué. Quel animal déconcertant est donc le boursicoteur ? Il me semble que, si j'avais ce qu'on appelle « un portefeuille », je ne me laisserais pas aussi facilement épouvanter par telle ou telle conjoncture.

Napoléon disait : « Dans une situation donnée, il ne faut pas désespérer, il faut délibérer. » Il professait aussi que dans la guerre on ne doit jamais montrer sa propre faiblesse à l'ennemi car on ignore à quel point de découragement il en est lui-même. Ces maximes sont d'une profonde sagesse ; je crois que tout homme peut les appliquer aux vicissitudes de sa vie privée.

Le boursicoteur, apparemment, fait tout le contraire. On a l'impression qu'il ne délibère jamais, qu'il désespère à la moindre alerte. Avant de téléphoner à mon agent de

change, j'imagine que je me serais tenu le raisonnement suivant : « Les gens agissent ordinairement suivant leur intérêt. Il y a peut-être un intérêt caché derrière l'anathème lancé par M. Marchais contre le 7 % 1973. Il n'est pas du tout impossible que le Parti communiste veuille acheter avantageusement de cette excellente valeur et par conséquent tâche de la faire baisser. »

En ce qui concerne la grimpe du dollar et la chute concomitante de l'or, j'aurais sans doute pensé ceci : « M. Reagan est peut-être un homme d'État remarquable, mais nul n'en sait encore rien. La situation économique du monde n'a pas changé depuis son accession au trône. Donc je garde mon beau métal jaune qui ne m'a jamais fait de mauvaise surprise. »

La Bourse est un champ de bataille où tous les combattants ont peur. C'est à qui s'enfuira le plus vite. Les grands capitaines de la finance le savent et fondent là-dessus leur stratégie. Tel qui se battraît courageusement si la patrie le lui demandait est saisi de panique à l'idée de perdre six points sur une action. Serait-ce que l'argent est plus précieux que la vie ? Eh oui ! Ne le saviez-vous pas ?

MÉTAMORPHOSE DU CRIME

Autrefois, les petites gens ne craignaient guère pour leur vie et pour le peu qu'ils possédaient. Leur pauvreté était un bouclier. Les cambrioleurs et les assassins les dédaignaient. Ils ne s'intéressaient qu'aux riches. Il y avait alors un « milieu » qui était une espèce de corporation, ayant ses lois et son honneur, et dont les membres étaient des professionnels.

Le crime s'est démocratisé. Il est devenu anarchique, il est encombré d'une foule d'amateurs sans morale qui s'attaquent à n'importe qui, et de préférence aux petites gens, qui ne sont pas d'un grand rapport sans doute, mais qui sont faciles à dépouiller et à tuer, n'étant protégés par rien. Ce ne sont pas les vieillards opulents qui sont torturés et détroussés, mais les vieillards pauvres, les vieillards sans défense, les petits retraités, les petites vieilles. Quand un bandit attaque un supermarché, c'est la caissière qu'il tue, non le patron. Et ce n'est pas le P.-D.G. d'Elf-Aquitaine qui reçoit une balle dans le ventre, mais le malheureux pompiste qui meurt pour 3 000 F par mois.

Le crime, jadis luxe des riches, est descendu jusqu'au peuple. Devant ce danger, le peuple réagit comme devant une invasion étrangère. Il court aux frontières, il marche au canon. Il se dit avec son bon sens ancestral et ses idées simples que, s'il n'extermine pas l'ennemi, c'est lui qui sera exterminé ou réduit à la servitude.

Si vous ne vouliez pas de peines de mort, il ne fallait pas ouvrir les jurys au peuple. Ah! c'est bien compliqué, la démocratie! La démocratie idéale serait celle où le peuple ne donnerait jamais son avis. Même le socialisme n'est pas arrivé à cela. Exemple : la Pologne.

DU BON USAGE DES HONNEURS

Il serait plus avisé de donner la croix aux soldats avant la bataille qu'après. Ils auraient à cœur d'être dignes de cette distinction et se battraient mieux. Surtout si on les avertissait que la croix serait retirée aux lâches. La principale caractéristique des honneurs est que l'on s'habitue très vite

à eux. En quelques jours, que dis-je : en quelques heures, ils font partie intégrante de l'individu. L'homme à qui on les ôte souffre comme si on l'avait amputé d'un membre. Dire de quelqu'un qu'il a été « radié » de la Légion d'honneur, c'est dire qu'il est un paria, un lépreux. J'ai connu des gens qui, après cette catastrophe, ont sombré dans la mélancolie, la neurasthénie, et ont fini par crever.

L'homme vient au monde nu, disent les philosophes. Voilà justement à quoi il faut remédier. Chaque bébé français devrait, par le seul fait d'être né, et de l'être en France, recevoir automatiquement la grand-croix de tous nos ordres, avec obligation d'en porter les insignes sur ses langes. Il serait également maréchal de France, agrégé des lettres, docteur en médecine, docteur en droit, médaille d'or des Jeux olympiques, chef d'orchestre à l'Opéra, membre de l'Institut, champion de boxe, directeur général de la Régie Renault, président du Conseil d'État, administrateur de la S.N.C.F. et de la Comédie-Française, polytechnicien, ambassadeur, prix Goncourt, ministre de la Qualité de la vie et de la Condition féminine, père de famille nombreuse, premier secrétaire du Parti socialiste, député du Morbihan, titulaire d'un bureau de tabac, archevêque de Paris, vainqueur des Vingt-Quatre Heures du Mans, président de la Cour de cassation.

Où mon idée touche au génie, c'est qu'on exigerait que tous les bébés fussent dignes de ces honneurs et qu'ils le montrassent par leur vie, sous peine de les perdre les uns après les autres, de rétrograder de maréchal de France à deuxième classe, de président du Conseil d'État à balayeur municipal, en passant par les stades intermédiaires.

Autant il est facile d'être pauvre quand on l'a toujours été, autant il est dur de le devenir quand on a été riche. Imagine-t-on le désespoir d'un garçon membre de l'Institut

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN SEPTEMBRE 1982
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE HÉRISSEY
À ÉVREUX (EURE)

N° d'Éditeur : 9647
N° d'Imprimeur : 30241
Dépôt légal : octobre 1982
Imprimé en France

Les deux rubriques les plus célèbres de la presse française sont le dessin de Faizant dans le Figaro et la chronique de Dutourd dans France-Soir. Faizant, chaque année, publie un album de ses meilleurs dessins. Voici l'album de Dutourd pour 1981.

La France est-elle vraiment une maladie? "Quand on est français, dit l'auteur, il ne se passe pas de jour que l'on n'éprouve une douleur quelque part. D'où l'expression naïve et ridicule : "J'ai mal à la France". On n'imagine pas un Chinois disant qu'il a mal à la Chine, ni un Zurichois ayant mal à la Suisse."

L'ouvrage est divisé en deux parties : "Avant le 10 mai" et "Après le 10 mai", et traite principalement des événements que l'on sait selon une optique particulière. Exemple : "C'est un régal pour le philosophe de voir un peuple d'amnésiques porter au pouvoir des gens qui n'ont jamais manqué une sottise."

Ce régal, Jean Dutourd nous le fait partager. Il n'est ni polémiste ni pamphlétaire. Il parle de tout avec bonhomie, naïveté, moquerie, humour, sans jamais hausser le ton, et chacun de ses traits est meurtrier. Son secret consiste à aborder les sujets par un angle que personne n'avait soupçonné avant lui. D'où une surprise perpétuelle du lecteur qui voit qu'avec les idées de tout le monde et le simple bon sens de l'homme de la rue, on peut aller avec une vitesse fulgurante jusqu'au fond des choses.